

# Le Patriote Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

## HONNEUR ET PATRIE

BUREAU

du

19 RUE

Rue de la Casernes n. 34.

La PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau de PATRIOTE et on reçoit les abonnements en France, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés au bureau de la rue de la Casernes n. 34.

### ALMANACH FRANÇAIS.

Mercrèdi 29. — Entrée à Varsovie (Prusse) par le général Lasalle (1806.)

### MONTEVIDEO.

novembre 28 1848.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs comment M. le consul entend et pratique la neutralité, en forçant à s'embarquer pour Buenos-Ayres des hommes qui, déserteurs d'Oribe, venaient lui demander sa protection. Ces hommes que nous avons désignés comme basques, étaient Biscayens par conséquent n'avaient pas droit à la protection de M. le consul général de France. C'est sans doute ce qu'il aura compris en leur refusant une papelette et l'autorisation de rester à Montevideo, mais l'occasion était trop belle pour lui d'être agréable à Oribe, pour la laisser échapper, enlever huit soldats à la cause de l'indépendance pour les enrôler une seconde fois sous la bannière de l'invasion, était un service immense à rendre à son généreux allié.

Ce n'est pas du reste le premier service de ce genre qu'il lui a rendu, la semaine dernière il a débauché deux volontaires du premier bataillon sixième compagnie et les a fait partir sans passeport pour Buenos-Ayres. Ceux là étaient français, comme l'entend M. le consul, donc il était dans son droit comme il l'entend encore. Mais ces huit biscayens échappaient

à ce droit, compris, comme doivent l'entendre les agents loyaux et neutres.

Nous voulons bien admettre que M. le consul a dû ignorer que ces hommes étaient des déserteurs d'Oribe et qu'ils le lui aient caché, sans quoi, nous supposons qu'il ne les eût pas envoyés à Buenos-Ayres, car si nous savons qu'il est le facteur et le recruteur d'Oribe nous ne voulons pas dire pour cela qu'il est le pourvoyeur de la Mashorca.

Nous apprenons de source certaine que les deux déserteurs de la Légion, premier bataillon sixième compagnie, sont arrivés à Buenos-Ayres et ont été immédiatement enrôlés dans l'armée d'Oribe, ainsi qu'un grand nombre de ceux que l'on fait partir en leur promettant du travail et l'espoir d'un grand gain. A ceux qui n'ont pas d'état et c'est le plus grand nombre, on leur dit vous serez employés à paver les rues et vous gagnerez deux patacons par jour, mais c'est là une promesse toute illusoire, attendu qu'il est très-difficile, sinon impossible, de se procurer de la pierre. Ces malheureux se trouvant bientôt placés entre le devoir et la faim, sont forcés d'entrer dans les rangs d'Oribe, après avoir refusé de concourir avec leurs compatriotes au triomphe de l'indépendance, ils viennent les combattre. Juste punition réservée par la providence aux lâches qui fuient la terre de la liberté, pour aller vivre en esclaves sous la domination d'un tyran.

Le peu de français qui servent dans l'ar-

mée ennemie y ont été incorporés de force, et regrettent d'avoir quitté la terre hospitalière de Montevideo, à l'exception de quelques uns chez qui la cupidité a éteint tout autre sentiment et qui se sont enrôlés dans la mashorca sur la promesse d'un demi patacon par jour, ceux là se sont vendus comme des bêtes de somme, nous préférons les avoir pour ennemis que pour compagnons d'armes.

L'idée toute patriotique de M. le Ministre de la Guerre, de provoquer une souscription en argenterie et bijoux doit trouver de l'écho parmi les défenseurs de Montevideo et nous ne doutons pas qu'ils ne répondent avec empressement à cet appel, dans lequel nous voulons voir un hommage rendu à la France de 92, qui prit l'initiative d'une mesure semblable, adoptée en 1831 par la Pologne insurgée contre l'Autocrate Russe. A ces deux époques, toutes deux glorieuses, on vit accourir tous les patriotes pour venir déposer sur l'autel de la patrie toutes les superfluités du luxe, qui n'eurent jamais un plus honorable emploi, beaucoup même offrirent des objets de peu de valeur, mais qui avaient un prix immense par leur indispensabilité. Aussi nous espérons que dans un pays où les ornements en argent sont si prodigués, cette souscription sera bientôt couverte d'offrandes destinées à soutenir une guerre dont le résultat doit être l'indépendance de la patrie et la paix, seule et unique source de richesses et de bonheur.

### FRUILLATON.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE DU CAPITAINE DUMONT D'URVILLE PENDANT LES ANNEES 1837, 1838, 1839 et 1840.

(Suite.)

III.

Nos marins savaient que leur séjour serait de courte durée; ils devaient donc utiliser les instans au profit de leurs études et de leur curiosité; il y eut émigration générale des officiers des deux corvettes; ils choisirent un hôtel d'assez belle apparence, tenu par un confiseur français, et quoique forcés à l'économie par les frais d'un long voyage et leurs faibles appointemens, chacun d'eux n'en dépensait pas moins de 35 à 40 francs par jour.

C'est qu'à Batavia, nul ne voyage à pied, si ce n'est le Chinois ou le Malais; c'est qu'à Batavia, les chevaux sont attelés pour vous conduire chez votre plus proche voisin, et que le planteur, le banquier et le commerçant cherchent à s'effacer l'un l'autre par les dehors d'un luxe qui va parfois jusqu'à la plus folle prodigalité.

Batavia est coupée en deux parties; l'ancienne cité est

un amas confus de maisons en bois, irrégulièrement placées, formant des rues étroites, tortueuses, où sont situés les ateliers d'artisans, les boutiques, les factoreries; la nouvelle se dresse, au contraire, grande, vaste, aérée, toute brillante de magnifiques jardins, et parée, pour ainsi dire, de palais somptueux.

Dans la première sont les magasins, les comptoirs, les bureaux, et c'est là que se pressent les Chinois, les Malais, les Européens appelés dans l'Inde par le négoce; dans la seconde, le colon, le basquier, l'officier se délassent des affaires et conjurent l'ardeur du soleil par toutes les ressources du luxe et de la mollesse.

Dans la vieille cité, c'est une confusion de figures de toutes couleurs, de costumes de tous pays, de marchands de toutes nations; ce sont les épices, les curiosités, les pierres précieuses, les belles soieries, les moelleux cachemires de l'Inde; c'est tout ce qui peut tenter la cupidité des hommes, tout ce qui peut enivrer la vanité des femmes. Ce quartier est un des plus riches bazars du monde.

Voyez l'autre: les palmiers immobiles du cocotier plantent sur des appartemens silencieux; on s'y repose le soir, fatigué du repos de la journée, on y vit, pour ainsi dire, de la vie horizontale, et quand on se déplace pour assister

à une fête dans la rue voisine, c'est un plaisir acheté par la fatigue. Le soleil se lève à l'horizon, large et chaud comme au tropique; il plane sur la ville creusée, il se couche le-bas, dans les flots océaniques, et le citoyen de Batavia, le paupière à demi clove, ne sait guère si le jour a succédé au jour que par le bruit des cloches qui passent devant lui. A Batavia, la vie est un travail; à Batavia, le travail est un châtiment.

Et pourtant presque tous ces grands seigneurs, devenus aujourd'hui par leur opulence, ont été jadis des courtisans de boutique, des commis à faibles appointemens, des jeunes gens aventureux, qui sont venus ici tenter et valser la fortune à force de courage, de persévérance et d'activité.

Dans l'Inde, le sucre croît comme l'arbre de la fable; il vit beaucoup et fort en peu de temps, et il y a plus d'une récolte dans l'année; dans l'Inde, la vieillesse arrive vite, et c'est pour cela qu'on se hâte de jouir du présent.

Quittons maintenant cette cité brillante et visitons les lieux voisins.

Voici Singapour, créée par les Anglais sur la rive de Malacca. Belle terre, belle mer, navigation facile, le péril n'est nulle part, et la distraction est partout. Les

Nous avons trop bonne idée du patriotisme des Français pour penser un instant qu'ils se priveront de ces hochets que la coquetterie invente sans se douter qu'ils pouvaient être employés à une œuvre patriotique.

C'est ainsi que l'on vit en France et en Pologne, des pauvres femmes qui ne possédaient qu'un bijou, venir offrir à la patrie, l'anneau des fiançailles qui devait l'offrir pour toujours avec la liberté.

Aujourd'hui, afin de célébrer le glorieux anniversaire de la bataille de Casaguaná, le corps d'officier de la Légion des Volontaires réuni sur l'invitation du colonel, s'est assemblé pour aller féliciter le général Paz sur le succès de ce glorieux fait d'armes dû à sa valeur et à ses talents militaires.

Le général a fait un accueil fort honorable aux braves officiers de la Légion, qui pour rendre hommage à son mérite ont voulu lui former une garde d'honneur et faire le service près de sa personne pendant toute cette journée, comme de simples volontaires.

Le colonel a pris la parole pour adresser au général l'allocution suivante :

Général, le corps d'officier de la Légion que j'ai l'honneur de commander s'empresse de joindre ses félicitations à celles des braves que vous avez formés et si bien instruits dans l'art de la guerre, quoique volontaires nous tâcherons de les imiter en devenant leurs égaux.

En prenant les armes nous savions à quel chef nous devions obéir, il avait toutes nos sympathies et notre confiance. Aussi la Légion s'est-elle formée comme par enchantement puisque c'était vous qui deviez la commander.

La Légion, Général, est toute dévouée à la cause que vous défendez si noblement, et son plus grand désir est de contribuer à un nouveau triomphe qui, elle l'espère, sera aussi éclatant que celui dont nous célébrons l'anniversaire.

Général, les talents et les braves sont de tous les pays, la Légion, en vous rendant hommage, ne fait que payer un tribut bien mérité à la bravoure et aux talents militaires qui vous ont acquis une si juste renommée.

Veillez, Général, agréer les félicitations sincères de

fortes chaleurs du jour brûlent le pont, mais les brises du soir et de la nuit vous rendent toutes vos forces. Piquons au nord, glissons dans le détroit de Makassar, et faisons une courte halte en face de Bornéo. Le mystérieux, inconnu, dont la centième partie des côtes seulement est visitée, et qui cache, dit-on, dans son sein, des peuples civilisés.

—Voici, à notre droite, une large embouchure de rivière; le commandant veut l'explorer. Les embarcations sont mises à flot; les bancs et les courans contrarient notre marche; cependant, à force de titoumens, nous avançons toujours, et nous mettons enfin pied à terre, ou plutôt nous nous enfonçons jusqu'au genou dans un sol vaseux. Nous laissons parler ici le narrateur lui-même :

Un bruit inattendu, dit-il, reveilla alors notre attention; chacun se prépara à la défense, car les naturels peuvent venir nous surprendre dans notre position difficile; mais quel fut notre étonnement de nous trouver non plus avec une nuée de grands singes de la famille des macaques, criant, brisant, sautant de branche en branche et paraissant furieux de notre arrivée chez eux, comme si nous voulions leur disputer un territoire sacré. C'étaient des évolutions à fatiguer la vue; c'étaient des gambades et des grimaces de dents à faire rire nos char-

la Légion des Volontaires dont je suis l'heureux organe près de vous.

Le général, visiblement ému, a paru fort sensible au juste tribut d'hommage que lui tendait le colonel au nom de la Légion représentée par le corps d'officiers.

Le général Paz a répondu à l'allocution du colonel par quelques paroles pleines de bienveillances et d'encouragement, lui donnant l'assurance que nous touchions au terme de cette funeste guerre qui doit se terminer par un éclatant triomphe.

L'enquête dirigée par S. E. le ministre de la guerre, au sujet de l'accident arrivé dimanche, a établi d'une manière certaine que la malveillance avait été étrangère et ce malheur qu'on ne peut attribuer qu'à l'imprévoyance. Les chirurgiens qui ont pansé les blessés ont constaté que les projectiles trouvés dans les corps des victimes étaient des fragments de balles qui ont dû se briser sur la pierre de la façade du Cabildo et ricocher ensuite sur ces malheureux.

C'est par erreur que nous avons annoncé que M. le colonel de la Légion Italienne avait adressé rapport à S. E. Le Ministre de la Guerre, le seul document à ce sujet a été envoyé par M. le colonel de la Légion des Volontaires; mais cette démarche avait reçu l'adhésion des officiers supérieurs de la Légion Italienne et du colonel.

Aujourd'hui on passe de l'ennemi à nos avant postes, et a confirmé la nouvelle qu'un convoi de provisions destinées à Uquiza, escorté de 20 hommes, avait changé de direction et était passé au général Rivera.

Ce passé qui appartenait au bataillon Rivas était on ne peut mieux placé pour s'assurer de ce fait important.

NOUVELLES DIVERSES

On vient d'apprendre de Vera-Cruz, en date du 20 juin, que les nouvelles qu'on y avait reçues de Campeche ne sont nullement favorables au gouvernement de Santa-Anna. La nouvelle constitution, approuvée le 13 juin par Santa-Anna, a été célébrée à Mexico par de nombreux dîners, des bals, des combats de taureaux, etc. A un grand dîner diplomatique, donné au palais de gouvernement, et auquel assistaient tous les ministres étrangers,

ils se glissaient le long des troncs pour nous voir de plus près; mais effrayés sans doute de notre hauteur, ils remontaient et se battaient silencieusement dans le plus épais du feuillage, arbres qui n'avaient pas moins de cinquante ou soixante mètres de hauteur. Tantôt un dîer commun les poussait vers le même but; tantôt ils se réunissaient deux à deux, quatre à quatre comme s'ils méditaient une attaque, comme s'ils préparaient un plan de défense.

C'était un vrai conseil de guerre avec son président, son rapporteur et ses conseillers. Un d'eux, se tenant au milieu du cercle, semblait étudier les physionomies et attendre le résultat de la délibération. J'aimais Monteculti, de paresseux mémoire, n'a mérité une attaque ou une défense avec plus de lecture et de sagacité, comme lui, les soldats de la race simienne voulaient, non pas fuir, mais seulement combattre avec plus de certitude surés.

Nous étions dans une admiration si grande du calme de cette assemblée en plein air, que nul d'entre nous n'avait encore osé à jeter le désordre dans les rangs ennemis. Les feuillets étaient immobiles sur les épaules, car nous ne voulions pas commencer les premiers la bataille.

Tout à coup un cri perçant envahit l'espace; c'était le hurlement des Kalmeuks, le cri d'un capitaine français, le cri de guerriers.

d'autres personnes de distinction, l'envoyé des Etats-Unis a porté le toast suivant: «A la nouvelle constitution du Mexique! puisse-t-elle répondre aux efforts de nos amis et réaliser toutes les espérances des amis du Mexique, si que celles des patriotes de tous les pays! que le 13 juin soit à jamais mémorable!» Santa-Anna a accordé une amnistie politique, en conséquence de laquelle tous les délits politiques ont été mis en liberté.

Le soulèvement des Indiens dans le sud du Mexique a été apaisé sans effusion de sang, par le général Bravo, qui lui-même est Indien, fils d'un riche cacique. Ils ont rendu leurs armes, et se sont paisiblement retirés dans leurs foyers. Les équipages des steamers mexicains *Montezuma* et *Guadalupe*, formés de marins anglais, ont été cruellement ravagés par la fièvre jaune; il n'en reste que dix sept, qui viennent d'arriver à New-York.

Nous apprenons aussi de la Nouvelle-Orléans, en date du 10 juillet, que la fièvre jaune venait d'y faire son apparition. (Commerce.)

L'entrevue du fameux radeau des deux empereurs va trouver un digne pendant. Suivant une lettre de Francfort, M. Guizot et M. de Metternich doivent se rencontrer cette année, sur les bords du Rhin. C'est la première entrevue que ces deux personnages politiques aient eue ensemble depuis 1816, alors que M. de Metternich signait toutes les grandes mesures dirigées contre la France, et que, de son côté, M. Guizot, tout jeune encore, donnait déjà par la rédaction du *Moniteur de Gand* des gages de sa haine contre la nationalité française. Un journal dit avec raison que M. de Metternich retrouvera M. Guizot tel qu'il l'a laissé.

PETITE CHRONIQUE

Un homme d'une soixantaine d'années, marchant avec peine et couvert de haillons, est amené sur le banc de la police correctionnelle sous la prévention de mendicité.

Aux interpellations de M. le président, il déclare se nommer Jérôme Bontoux, ancien militaire, et depuis ouvrier terrassier. «Je ne puis plus travailler, dit-il; mes fatigues et mes blessures m'empêchent de me livrer à aucun travail pénible; je suis sans ressources; ma seule ambition est d'aller fuir mes jours au dépôt.»

Au moment où le tribunal délibère, un homme, décoré de la Légion d'honneur, et qui est assis au fond de l'auditoire, se lève vivement, s'avance à la barre du tribunal et demande à M. le président la permission d'interroger le prévenu, qu'il croit reconnaître.

Le président.—Que voulez-vous lui demander?

Le témoin.—Votre nom m'a frappé, mes braves... Vous vous appelez bien Bontoux!

Le prévenu.—Certainement, monsieur.

La cohorte a été ébranlée. Ce ne sont plus des singes méditant la ruine d'une plantation, le suc d'un poutiller, la destruction d'un champ de maïs; ce sont des oiseaux sans ailes, qui voltigent et bondissent à fatiguer la vue. Mais le plomb va vite. Lestré a les poursuivis autant que nous le permet la profondeur de la vase, nous nous partageons les postes afin de mieux cerner l'ennemi commun, et alors s'établit un feu roulant de mousqueterie.

Quelques uns de ces rapides quadrumanes tombent blessés à mort sur la vase; d'autres, atteints plus légèrement, nous ont des cris de douleur, restent que quelques secondes suspendus par les mains et par la queue à des branches prostrées, de telle sorte qu'ils n'achèvent leur chute qu'à une seconde atteinte du plomb fatal.

Avant d'arriver sur la vase, nous avions chargé nos armes; nous eûmes une peine infinie à les charger une seconde fois pour de nouvelles attaques. La force se mêle presque toujours au drame. Notre position était difficile au milieu de la gla tenace qui nous clouait au sol. Parmi nous était un chasseur intrépide comme le Geotche ou le Patagon; cinq pieds huit pouces, carré, bien nourri, lent dans la vie commune, mais coureur infatigable quand il était question d'une chasse quelconque. C'était M. Du-

(La suite au prochain numéro.)

Le témoin.—Vous avez servi...N'étiez-vous pas dans les hussards du colonel Christophe?

Le prévenu.—Certainement...Vous me connaissez donc?

Le témoin.—Rappelez-vous donc la bataille de Wagram, au moment où le régiment a enfoncé le carré des Hanovriens...

Le prévenu, dont l'œil s'éclaircit à ce souvenir.—Oui, oui, je me rappelle...

Le témoin.—Eh bien! que vous est-il arrivé?...N'avez-vous pas sauvé la vie à quelqu'un?

Le prévenu.—Oui, oui, je me souviens...Un de nos officiers allait avoir la tête fendue par un cavalier, quand j'ai renversé le brutal d'un coup de latte dans la poitrine.

Le témoin.—C'est bien ça...Eh bien! cet officier n'a pas oublié cela, et la preuve, c'est qu'il vient à toi aujourd'hui, mon vieux camarade, et qu'il ne te laissera pas aller au dépôt: ce n'est pas la place d'un vieux brave comme toi.

Le prévenu.—Comment, mon lieutenant, c'est vous! quel bonheur!

Le vieux mendiant essuie les larmes qu'il ne peut pas contenir.

Le témoin.—Ah ça, j'espère que tu n'as jamais rien fait contre l'honneur et que tu n'es coupable que de misère?

Le prévenu.—Oh! soyez tranquille, mon lieutenant, j'ai toujours été un brave homme.

Le président.—Il n'existe aucune mauvaise note contre le prévenu.

Le témoin.—Eh bien! mon vieux, c'est entendu, et si ces messieurs veulent bien te mettre en liberté, je t'emmène.

Le tribunal visiblement ému de cette petite scène ne peut cependant se dispenser de prononcer une peine contre Bontoux, qui est condamné à vingt quatre heures d'emprisonnement.

M. le président.—Bontoux sera mis en liberté demain.

Le témoin.—Je devais repartir ce soir pour Mantou, où je demeure, mais je n'ai ni femme ni enfants, personne ne m'attend. Je coucherai à Paris, et j'irai te chercher demain, mon vieux camarade...Tu ne manqueras plus de rien.

Le témoin.—Merci, mon lieutenant, merci!

Et s'approchant de Bontoux, l'officier lui glisse dans la main une pièce de 5 francs, en lui disant: «Tiens, voilà pour prendre patience... À demain!

(Gazette des Tribunaux.)

## VARIETES.

### UN BAL ALGERIEN.

Il est un principe dont l'éternelle vérité se démontre par l'application: c'est que le colon français ne colonise guère. C'est là un de ses attributs distinctifs.

Le colon français est un être incroyable, qui ne cesse jamais de faire le contraire des choses qui pourraient lui amener un résultat positif. Il chasse, il flâne, il se bâte. Il courtise à la ronde les indigènes bruns ou blonds qu'il rencontre, mais avant tout il ne colonise pas.

Il en est qui, poussés par un invincible besoin de tourisme, gravissent les montagnes, traversent les fleuves, explorent les déserts, découvrent des lacs. Ce sont les artistes de cette race cosmopolite, qu'il rencontre aussi bien sous le wigwam des Sioux, aux bords du Mississipi, que dans les jungles indiennes du Bengale. Ils improvisent des odes au soleil et aux femmes jaunes, dessinent des paysages qui ressemblent à tous les paysages du globe, si ce n'est à ceux qu'ils ont eu la prétention de rendre sur le vélin, et meurent au fond des bois sous la dent d'un tigre manthropé.

Il en est d'autres qui portent de la civilisation pour retourner à la barbarie. Ils trouvent original de remonter le fleuve des progrès à l'encontre des nations. Ils se barboillent le corps avec de l'ocre, se tatouent la peau, délaissent le sous-pied pour le mocassin, et se font sauvages, bédouins ou semi-créoles, selon les latitudes; ils portent ainsi bien le burnous que le pagne, mangent avec un égal apprêt la pignatelle ou le sonococon, et passent le temps

à tuer des bisons, quand ils ne détraquent pas des voyageurs.

Ils réalisent la vie patriarcale de l'âge d'or. Beaucoup de Français peu rouges se promènent dans les steppes américaines, totalement dépourvus de Mackintosh et autres vêtements civilisés. Quelques uns font déjà leur apprentissage dans les montagnes de l'Atlas; ils ne tarderont pas à être promus à la qualité de Kaïde pur sang. Un jour, ils seront marabouts.

Quant aux colons incultes qui, chargés de maigres pacotilles, se sont aventurés sur la terre algérienne, ils ont commencé par se rouler au soleil sur le sable doré du rivage méditerranéen, à pourchasser les porcs-épics sur les collines de Bouffarick et à séduire un certain nombre d'odalisques vertes, afin de toujours mettre en pratique le précepte immuable de la non-colonisation.

De temps en temps ces colons indifférents, qui ne peuvent pas éternellement se livrer aux plaisirs de la chasse, de la séduction et du *far niente*, s'amuse à se donner des bals réciproquement.

Ils font venir quelques nouvelles pacotilles des rivages provençaux, et convertissent le produit en limonades, sirops de groseilles, sorbets et petits gâteaux. Ils chaussent des escarpins fait peu vernis, se passent des gants, qui depuis long temps ont abdiqué toute prétention à la couleur jaune, et du soir à l'aurore ils dansent comme le peuvent faire des gens qui n'ont plus aucune idée de la civilisation.

Un jeune officier du corps des zouaves, qui continue à célébrer le champagne et l'amour dans les plaines de la Métidja, nous a transmis des détails mirabolans sur un bal que les colons algériens ont donné dernièrement en l'honneur d'une nouvelle razzia du colonel Cavaignac.

Le bal a été ouvert par un cheick de la tribu de Béni-Mouga, qui a dansé la mazouka avec une nymphe indigène, auteur de plusieurs poésies intimes. Un jeune colon, habillé à la française, a commis une valse avec une Bédouine déguisée en turque. Le juif Ben-Aïm, dernier rejeton de la tribu de Zabulon, s'est montré revêtu du costume qui portait un de ses aïeux à la prise de Jéricho, cette ville fantastique dont les ruines n'existent pas.

On s'est aperçu que les marabouts buvaient une infinité de verres de punch avec une aisance qui fait bien augurer de leurs dispositions philanthropiques. Ils ont fumé une énorme masse de tabac qui n'était pas de Latakia, et gagné beaucoup de bouddjous à la bouillotte qui a fait d'un train de poste.

Un souper civilisateur a été servi à minuit, sous des arceaux de marbre, imitées de l'Alhambra. Au dessert, l'émotion était au comble. Les œdips s'entretenaient d'attendrissement sur les débris d'un pâté truffé dont il ne restait que l'odeur, et le maire de Koudjous, village qui n'est pas encore bâti, a clôturé la soirée par un toast aux femmes libres de la Métidja.

### ASSURANCES ANGLAISES.

Les Anglais sont des hommes positifs, de même que les Allemands ont des comparatifs et les Italiens superlatifs. Tout est relatif entre la nature humaine et le terrain sur lequel elle végète.

Pour trouver des dissertations, des appréciations, des commentaires, des subtilités et autres roueries de rhétorique, de logique et de philosophie, les Anglais se tiennent rigoureusement à la lettre d'une loi, d'un traité ou d'un engagement; rien de plus sage.

En fait de loi, l'esprit tue et la lettre vivifie.

Voyez ce qui se passe chez nous! Avec la faculté d'argumenter sur le texte et de dénaturer les propositions, il n'y a pas de loi que ne corrompe l'esprit qu'on lui prête, pas d'engagement qui ne puisse être tourné par quelque rouerie de la chicane.

Prenez le premier avocat venu, et de déduction en déduction, il tirera d'un texte clair et précis la conséquence que vous voudrez. Figurez-vous un homme qui presserait un citron et en ferait couler du ratafia; voilà l'avocat.

En Angleterre, avec le meilleur citron, un avocat ne fait plus que de la limonade.

Ce respect de la lettre est si grand qu'il ne s'arrête pas même à l'absurde. Les meilleurs coups sont leur mauvais

côté; mais il vaut mieux être franchement absurde qu'être quelquefois que d'être toujours entre le vrai et le faux.

Par exemple il arriva l'année dernière à Londres, à propos de la lettre et de l'esprit d'un contrat, un fait digne d'être cité.

M. Georges Maxwell, un des rédacteurs les plus distingués du *Morning-Herald*, fit courir ses nouvelles contre l'incendie par la société de *Samson*.

La police d'assurances se terminait par cette clause:

"Auxquelles conditions la compagnie s'engage à rembourser au sieur Georges Maxwell tous les objets ci-dessus mentionnés qui viendraient à périr par le feu."

Six mois après M. Georges Maxwell se présenta au bureau de la compagnie, et réclama le contrat à la main, la somme de quatre-vingts guinées.

—Voici, dit M. Maxwell aux assureurs, la liste des objets que vous avez garantis chez moi, en les inscrivant expressément sur la police d'assurance, et en vous déclarant prêts à les rembourser s'ils périssent par le feu.

—Au nombre de ces objets, c'est-à-dire dans l'inventaire complet de tout ce que vous avez inscrit pour garantir la police d'assurance, se trouvent six caisses contenant des cigares de la Havane et 50 bouteilles de rhum de la Jamaïque.—Or, ces cigares assurés, je les ai fumés, de sorte qu'ils ont péri par le feu.—Ces 50 bouteilles de rhum, j'en ai fait du punch, ainsi que le constatent ces certificats de mes amis et convives. Le rhum, comme les cigares, a péri par le feu. Aux termes de votre engagement, vous devez donc me rembourser le prix de ces cigares et de ce rhum. Le rhum m'a coûté une guinée la bouteille, et les cigares, cinq guinées la caisse, ce qui fait pour cinquante bouteilles et six caisses quatre-vingts guinées.

—Rien de plus juste, répondirent les assureurs. La clause du contrat est formelle, et vous avez droit au remboursement. Passez à la caisse.

Et l'on paya immédiatement à M. Georges Maxwell quatre-vingts guinées pour l'indemniser des cigares qu'il avait fumés et du punch qu'il avait bu pendant six mois.

### MOVIMIENTO DE LA POBLACION.

Individuos que solicitan pasaports.

2.ª Publicacion.

Dia 23.

Da. Rufina Diaz y una niña gratis por orden Superior	Be. Ayres.
Pedro Pastorino, id.	id.
Miguel Morales, id.	id.
José Machó, id.	id.

### MOVIMIENTO DU PORT.

Entré en 26.

Buenos-Ayres, brick sarde San Jose, suit pour Genes demain ou apres demain.

### TEATRO DEL COMMERIO.

Funcion extraordinaria.

El Jueves 30 de Noviembre de 1843.

A beneficio de los gastos de guerra contra el tirano que nos oprime.

Despues de la victoria de costumbre, la nueva Sociedad patriótica de aficionados representará por primera vez el gran drama romantico, produccion del celebre Dumas y arreglado al teatro español por D. Ventura de la Vega, cuyo título es—

### UN SECRETO DE ESTADO!

Dividido en los tres actos siguientes:—1.ª La incertidumbre.—2.ª El Conocimiento.—3.ª El traicion castigo, ó la heroicidad final.

Concluido el drama se presentará una S.ª función dedicada a cantar la graciosa tonrilla titulada—EL CURRILLO. Dando fin dos aficionados con el Bayle llamado

### EL BOLERO.

Las precios serán los de costumbre, y las localidades se considerarán en la Botonía desde el momento que se venden y en todo el día del Jueves.

A las 8 en punto.

# LE PATROTE FRANCAIS.

## LES ABONNEMENTS SONT A PARTIR.

Abonnement, par an, en avance de 12 mois.  
 Abonnement, par trimestre, en avance de 3 mois.  
 Abonnement, par mois, en avance de 1 mois.  
 Abonnement, par semaine, en avance de 1 semaine.  
 Abonnement, par jour, en avance de 1 jour.

### Avis au Commerce.

A louer dans le centre de la ville une chambre et un beau magasin. S'adresser pour plus amples renseignements au bureau du Patriote.

## EL ALMANAQUE

de la

### REPÚBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY.

Que hace veinte años se publica por la imprenta de la Caridad, acaba de darse a luz por la misma imprenta para el próximo

Año de 1844.

Contiene el diario de muerte de Luis y la salida y aca-  
 so del col; infinitas épocas memorables, así generales como particulares del Estado; la relación nominal de las personas que integran los poderes Legislativo, Ejecutivo y Judicial; de los demás jefes de oficinas, del cuerpo Diplomático y de los agentes extranjeros en la república. Una lista de los días y años de los Monarcas y festividades nacionales de las potencias con quienes hemos celebrado tratados en nuestra república. La nueva nomenclatura de las calles por orden alfabético y todas las demás materias acostumbradas.

Se halla de venta en la Imprenta de la Caridad y en la Librería de D. Pablo Domenech.

### AU PAVILLON FRANCAIS.

Rue de Sarandi (autrefois St Charles), n. 309 et 311, vis à vis l'Etat-Major de de la Légion, on trouvera vins rouges de Bordeaux très bons à 2 vingt-cinq, idem blanc à real, vieux rhum à real la carte. Les vins en caisse et en bouteille et les liqueurs de toute classe, sont au prix le plus modéré, ainsi que toute espèce de comestibles.

Le café moulu est à 3 reaux la livre, et le cru à real et demi, le sel à 30 reis la livre.

On vient de recevoir de Franco et du Brésil, une sorte partie de tabac à priser de première qualité, on le vend en gros et en détail ainsi que cigares Havane et autres et un bel assortiment de pipes de mailleur-gout.

On y trouve aussi des ouvrages français choisis, tels que grammaire Chapsal, fables de LaFontaine, idem de Florian, géographie de Lehomme, Bossy et Ansart et une collection de cartes géographiques, dictionnaires français espagnol et espagnol français.

## AVIS DIVERS

### AUX PERSONNES BIENFAISANTES.

Les personnes qui aient en leur possession de la charpie ou de vieux linge pour en faire sont priées de les adresser à M. Portal Directeur de l'Hôpital de la Légion des Volontaires.

M. le Docteur Capdehorat fait savoir à ses confrères qui désirent visiter son hôpital situé rue de l'Uruguay numéro 132 qu'il est ouvert tous les jours de 9 à 10 heures du matin et de 4 à 5 de soir.

### AVIS.

On demande un sous-maître dans l'Institution de M. L'abbé Paul, rue de 25 Mai n. 342.

### AVIS.

Messieurs les créanciers de feu M<sup>me</sup> Gros-  
 sie Dabois, rue de 25 mai, n. 174 et 176, sont  
 invités à remettre leurs comptes audit domici-  
 le dans le plus bref délai possible.

### AVIS.

#### CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue  
 Ituzingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un  
 grand assortiment de conserves alimentaires  
 de J. Colin de Nante, à des prix très modérés.

### AVIS.

#### A VENDRE.

Un magasin de tailleur situé rue del Rincon  
 maison de Larraud.

Ce magasin très bien placé contient tout  
 ce qui est nécessaire pour bien exercer cet  
 état avec un armaron et environ 1500 piastres  
 de marchandises. Ceux qui désireraient en  
 faire l'acquisition et en prendre connaissance  
 se rendront chez M. Capmas qui occupe cet  
 établissement dans ce moment.

Les créanciers de la maison Ruffot qui ont  
 été reconnus par la société sont prévenus  
 qu'ils aient à se rendre jeudi 16 courant dans  
 cet établissement pour procéder à la vente du  
 dit magasin.

Les dit créanciers qui ne s'y rendraient pas  
 perdraient leurs recours.

### AVIS.

On désire trouver à louer une grande maison  
 soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant  
 pour le paiement toutes les garanties possibles.  
 des personnes qui en auraient, sont priées de  
 s'adresser au collège français de M<sup>mes</sup> Guyot,  
 rue Washington n. 82, ancienne rue San-  
 Diego.

### AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur  
 familles, sur le sort des nommés François Sou-  
 havi, marin, natif de Marseille, qui se trouvait  
 en 1819, 20 et 21 chez Jean Marin sur le môle.

Et Etienne Borghetto, natif de Marseille âgé  
 de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont  
 priées de passer au bureau du "Patriote" où  
 des communications importantes sont déposées  
 pour les intéressés.

### AVIS.

#### AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et  
 qui se trouvent de reste dans l'Institution de  
 M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Tele-  
 maque français Espagnol, et Espagnol français  
 reliure très riche; id. tout en français. Dic-  
 tionnaire français espagnol et espagnol fran-  
 çais par Taboada. Histoire de Napoleon avec  
 portraits, plans de bataille etc par Norvins.  
 Physique avec planches par Biot. Géométrie  
 ou traité de la figure de la Terre, comprenant  
 la Topographie, l'Arpentage, le nivellement,  
 la Géométrie terrestre et astronomique, la  
 construction des cartes etc par Francoeur  
 professeur de la faculté des sciences de Paris.

Ouvrages complets de Mirabeau, Histoire  
 de la révolution française par Thiers. Cartes  
 géographiques séparées. Matemáticas. Gramá-  
 tica de Chantreau.

### AVIS.

#### A VENDRE.

L. café situé rue de 18 Juillet numéro 74.

entre les pharmacies du Lyon d'Or et de Ma-  
 dian, (avec ou sans billard.)

Les personnes qui voudront en faire l'achat,  
 pourront voir par elles memes et qui y existe  
 et traiter avec le propriétaire.

### AVIS.

#### POUR MARSEILLE

Le brick français Baptista son capitaine Gi-  
 mic, partira n'importe comment sera son char-  
 gement du 10 au 15 decembre. Les personnes  
 quisaurait des marchandises à embarquer, peu-  
 vent pour mieux compter sur cette prochaine  
 date, recevoir par écrit, l'engagement du Cap.

Pour d'autres renseignements s'adresser à  
 monsieur R. de Laingas rue de las Piedras  
 n. 96.

### AVIS.

Le magasin de modes, si achalandé, de feu  
 M<sup>me</sup> Grossin Dubois, rue de 25 Mai, n. 174 et  
 176, étant à vendre, les personnes à qui il pour-  
 rait convenir d'en faire l'acquisition, sont invi-  
 tées à adresser leurs propositions à M. Michaud  
 l'un des commissaires provisoires, rue de Za-  
 vala, n. 65, avant lundi prochain 13 du courant

### AVIS.

Les passagers arrivés en janvier 1841  
 pour compte de Juan Pierre Jaureguiberry  
 dit Joujou à bord du navire ALFREDO capitaine  
 Duberland et qui ont des cautions en Fran-  
 ce sont invités à passer à la maison Garat dit  
 Etchehoury rue de la Convention pour pa-  
 yer le montant de leur passage, dans le délai  
 de 10 jours, et de fait de comparution, ils sont  
 prévenus que les titres vont être renvoyés en  
 France pour poursuivre les cautions.

Juan Pierre Biscoy.

Mandatire général dudit J. P. Jaureguiberry.

### AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M.  
 H. Escher, la liquidation de la maison Aymes  
 freres, arrivée au terme de sa société, sera  
 faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du  
 consulat general de France, qui a été muni de  
 tous pouvoirs à cet effet.

### AVIS.

Des dames françaises, habitant une fort jol-  
 maison, desirent louer, à un français, une ou  
 deux pieces en vide ou garnies.  
 S'adresser au bureau du journal.

### AVIS.

#### NOUVEAUTES.

MM. les Marchands tailleurs et confec-  
 tionners trouveront au nouveau magasin sur des  
 Trente-Trois numéro 126, pres-qu'en face du  
 café du Commerce, un magnifique assortiment  
 d'étoffes pour gilets et pantalons, tels que pi-  
 qués, coutils, cachemires, satins façonnés, sa-  
 tins noirs unis, gros-grains, matelassés, velours  
 unis et brochés, cravattes, serges, ganacs, dou-  
 blures, boutons, et un choix de tout ce qui  
 concerne leur état.

Les dames du magasin ne négligeront rien  
 pour obtenir, par la modicité de leurs prix, la  
 confiance des acheteurs.

Le Grand, J. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de los Congress No 29